



**Dimanche 17 janvier
2 Corinthiens 4, 6-10**

**Jean- Mathieu Thallinger
Muhouse**

Le coffre-faible

Vous connaissiez déjà les coffres-forts, je ne sais si beaucoup de presbytères disposent de ce type d'aménagement, voici que Paul nous présente sa dernière trouvaille, le coffre-faible : un trésor dans un vase d'argile. Une proposition bien subversive en des temps sécuritaires d'état d'urgence où se multiplient serrures aux portes, uniformes dans les rues, méfiance entre les hommes.

Le second testament est relecture à la lumière de l'événement de l'incarnation de Dieu en Jésus Christ de la révélation du premier. Le récit de la Transfiguration qui sera lu ce dimanche, réitère l'événement lumineux du Sinaï. Paul réinterprète de même cet événement par sa puissante image du vase d'argile, réceptacle de la gloire divine.

Un trésor cela se protège, cela se dissimule habituellement, ou si cela s'expose ce sera derrière une vitrine blindée. Connaissez-vous le tableau le plus regardé au monde ? Il s'agit de *la Joconde* peinte par Léonard de Vinci, exposé au musée du Louvre. Pour le contempler, il vous faudra vous frayer un passage dans la foule qui heure après heure se presse, se bouscule pour s'en approcher. Du moins jusqu'au cordon de sécurité, qui vous laissera encore à une distance d'environ 5 m. Arrivé à cette limite vous apercevrez alors, tout petit, au loin, dans un caisson blindé, l'œuvre espérée. Parce que, selon les lois de notre monde : non seulement ce qui est rare et beau est cher, mais ce qui est cher est convoité, et ce qui est convoité doit être protégé.

La révélation évangélique, toujours bouleversante de perspective, fait dire à Paul : « *Ce trésor, nous le portons dans des vases d'argile.* » Le trésor qu'il évoque, est *la connaissance de Jésus-Christ qui brille dans nos cœurs*. Ce trésor est dépourvu de protection blindée, de cordon de sécurité. Voici un trésor qui peut être convoité, et même dérobé par chacun.

Vil argile

Le terme argile est employé par ailleurs par Paul dans la deuxième lettre à Timothée (2 Tim 2, 20 : « *Dans une grande maison, il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, mais il y en a aussi de bois et de terre (ostrakinos) ; les uns sont des vases d'honneur, et les autres sont d'un usage vil* »). La connaissance de Jésus Christ serait portée par un matériau vil, qui serait notre enveloppe corporelle. Voici une appréciation peu flatteuse à l'égard de cette compagne indissociable de nous, de notre premier à notre dernier souffle. Notre « carcasse », ainsi qu'Anne Sylvestre, la nomma (<http://www.paroles.net/anne-sylvestre/paroles-carcasse>).

Nous aurions pu présumer qu'il eût illustré le réceptacle de la gloire divine par un vase de cristal. Un précieux écrin pour un trésor n'eût-il pas été de mise ? Le cristal n'ayant été découvert que vers le XVII^{ème}, mon désagrément sera anachronique. Il aurait pu peut-être du moins envisager un métal précieux, comme ce fut le cas pour l'arche d'alliance. Si vous aimez les pierreries, bijoux, magnifiques étoffes, Exode 25 à 28 vous ravira. Ces chapitres détaillent la réalisation du sanctuaire, de la tente de la rencontre, de l'arche de l'alliance, de tous les objets de culte des vêtements des prêtres, destinés à parer le trésor de la présence de Dieu au cœur du peuple d'Israël, matérialisé dans les tablettes de pierre. Quelques extraits pour les lecteurs-esthètes :

Exode 25-27

L'ordre de mission

¹ Le Seigneur dit à Moïse : ²« Dis aux Israélites de recueillir pour moi une contribution : on la recueillera auprès de tous ceux qui l'offriront de bon cœur. ³Voici en quoi consisteront les dons : or, argent, bronze, ⁴laine teinte en violet, rouge ou cramoisi, lin fin, laine de chèvre, ⁵peaux de béliers teintés en rouge, cuir solide, bois d'acacia, ⁶huile d'éclairage, essences aromatiques pour l'huile d'onction et le parfum à brûler, ⁷pierres de cornaline, et autres pierres précieuses pour l'éfod et le pectoral du grand-prêtre. ⁸Les Israélites me confectionneront une tente sacrée pour que je puisse habiter au milieu d'eux.

Le coffre de l'alliance

¹⁰« On fabriquera un coffre, en bois d'acacia. ... ¹¹On le recouvrira d'or pur, à l'intérieur comme à l'extérieur, et on appliquera tout autour une bordure d'or. ¹²On façonnera quatre anneaux d'or que l'on fixera aux quatre angles du coffre, deux anneaux d'un côté, deux de l'autre. ¹³On taillera deux barres en bois d'acacia et on les recouvrira d'or. ¹⁴On les introduira dans les anneaux sur les côtés du coffre pour le transporter. ¹⁵Lorsqu'elles seront en place, on ne les retirera plus. ¹⁶Dans ce coffre tu déposeras le document de l'alliance que je te donnerai... ¹⁷ le couvercle du coffre, en or pur. deux chérubins en or martelé, aux deux extrémités du couvercle...

La table des pains : ²³« On fabriquera une table en bois d'acacia... ²⁴On la recouvrira d'or pur, et on appliquera tout autour une bordure d'or. ²⁵On adaptera sur les quatre côtés un cadre de huit centimètres de large, auquel on appliquera aussi une bordure d'or. ²⁶On façonnera quatre anneaux d'or que l'on fixera aux quatre angles, près des quatre pieds ... ²⁸On taillera deux barres en bois d'acacia et on les recouvrira d'or ; elles serviront à transporter la table. ²⁹On façonnera la vaisselle nécessaire : plats, coupes, flacons, bols pour les offrandes de vin, le tout en or pur. ³⁰C'est sur cette table qu'on placera les pains qui me sont offerts ; il y en aura continuellement devant moi. »

Le porte-lampes à sept branches : ³¹« On fabriquera un porte-lampes en or pur martelé ³⁷On façonnera les sept lampes nécessaires et on les placera sur le porte-lampes de telle manière qu'elles éclairent en avant. ³⁸Les accessoires tels que pincettes et cendriers seront aussi en or pur. ³⁹Pour fabriquer le porte-lampes et ses accessoires, on utilisera trente kilos d'or pur...

Si vous êtes conquis, n'hésitez pas à poursuivre plus loin la lecture, au chapitre 28 avec la description des vêtements sacrés prévus pour Aaron et les prêtres, pectoral orné de pierres précieuses...

Les temps et la perspective semblent avoir bien changé depuis l'époque de Moïse. Le trésor, les tables de pierre, qui disaient la présence de Dieu en parole et Loi parmi le peuple, avait eu droit à un traitement nettement plus raffiné que nos corps en vil argile, que le corps de celui qui sera l'arche de la nouvelle alliance, celui de Jésus reconnu comme le Christ, lui qui connaîtra la flagellation avant d'être crucifié, brisé, transpercé.

Si l'épure protestante pourrait à la limite trouver son compte dans la simplicité du matériau argileux, l'amateur d'art baroque sera invité à passer son chemin.

Nietzsche se gonflerait d'aise à lire ainsi le christianisme confirmer son caractère misérabiliste qui l'insupportait au plus haut point. Voici comment ce meilleur ennemi du christianisme, décrivit cette lumière brillant dans les cœurs. Lumière qui, pour lui, l'inversant des valeurs chrétiennes, n'était que ténèbres souillant la lumière. Il dit, dans son ouvrage l'Antéchrist, parlant de Jésus : « *Ce saint anarchiste qui appelait le plus*

bas peuple, les réprouvés et les pécheurs, les Tchândâla du judaïsme, à la résistance contre l'ordre établi, avec un langage qui, maintenant encore, mènerait en Sibérie. »

Ou bien encore :

« Qu'est ce qui est bon ? — Tout ce qui exalte en l'homme le sentiment de puissance, la volonté de puissance, la puissance elle-même.

Qu'est-ce qui est mauvais ? — Tout ce qui a sa racine dans la faiblesse.

Qu'est-ce que le bonheur ? — Le sentiment que la puissance grandit — qu'une résistance est surmontée.

Non le contentement, mais encore de la puissance, non la paix avant tout, mais la guerre ; non la vertu, mais la valeur (vertu, dans le style de la Renaissance, vertu, vertu dépourvue de moraline).

Périssent les faibles et les ratés : premier principe de notre amour des hommes. Et qu'on les aide encore à disparaître !

Qu'est-ce qui est plus nuisible que n'importe quel vice ? — La pitié qu'éprouve l'action pour les déclassés et les faibles : — le christianisme...

En somme le christianisme serait la défiguration du beau, du puissant, du fort. Par son attention préférentielle envers le pauvre, le petit, le malade, le Rom, le réfugié, le mal-pensant, ...

Attention à ce que nous préférerions ne pas voir. « *Couvrez ce sein, que je ne saurais voir* » disait Tartuffe. « Cachez ces pauvres, les corps hideux ou souffrants », qui me rappellent trop fort l'instabilité de ma propre existence, la conscience de ma propre fragilité, de ma mortalité, pourrions-nous dire.

Ainsi, nous sommes bien souvent tentés, de nous recroqueviller chez nous, « de fermer nos portes et nos cœurs, nos routes et nos frontières » comme le chantait Yves Duteil (dans « Pour les enfants du monde entier »), pour ne pas voir, pour que notre fragilité personnelle demeure voilée.

Mais le Christ ne défigure pas, il transfigure. C'est ce que l'expérience sur le mont Thabor donnera à voir, à ressentir, à comprendre à ceux qui y accompagnèrent le Christ, à nous qui le rencontrons aujourd'hui.

Fragile argile

Si l'argile contraste avec le faste du sanctuaire de l'arche d'alliance, le terme *ostrakon* – traduit dans notre texte par argile - dit aussi la fragilité du matériau. Argile fragile donc. Argile fragile, comme la tour de Babel, il nous interroge sur l'impermanence des choses créées, du bâti par les mains d'hommes.

En 1919, au sortir de la première guerre mondiale, Paul Valéry introduisait un écrit, *La Crise de l'Esprit*, par ces mots devenus célèbres : « **Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles...** Élam, Ninive, Babylone étaient de beaux noms vagues, et la ruine totale de ces mondes avait aussi peu de signification pour nous que leur existence même. Mais France, Angleterre, Russie... ce seraient aussi de beaux noms. Lusitania aussi est un beau nom. Et nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie... »

Paul Valéry

- Fragile argile : les civilisations sont mortelles, les empires sont mortels, comme toutes les œuvres humaines. Si vous confiez votre vie au totem idolâtre du veau d'or

qu'est la bourse, l'histoire récente et plus ancienne vous fera ressentir régulièrement votre mortalité. Je rassurerai mes amis « Les républicains », il ne s'agit pas de politiser ou idéologiser à outrance l'interprétation biblique dans un parti pris anti-capitaliste ou anti-libéral, seulement de considérer ce qui serait le plus salutaire à mon équilibre intérieur : la lumière éternelle de Dieu ou le désir toujours inassouvi de me rassurer par l'accumulation matérielle, qui me condamnera à l'inquiétude sans fin. Quel est mon modèle ? Midas pour changer en or tout ce que je touche ? Jésus Christ pour changer en paix mon inquiétude existentielle ?

Confie tes économies à la bourse si tu le souhaites, mais confie l'économie de ta vie au Christ.

- Argile fragile ? L'Eglise : à chaque génération, elle connaît la crise. Sa vocation n'est-elle pas la fragilité, comme la vie de son fondateur ? Voici, ce que disait un prêtre dans un livre consacré aux grandes fêtes religieuses dont la référence m'échappe à cet instant : « *La religion chrétienne serait dit-on en crise, du moins dans son espace européen. On le disait déjà quand je suis entré au noviciat il y a 50 ans. Nos supérieurs s'affolaient de la raréfaction des vocations et de la désertification des églises que ne fréquentaient plus que quelques pieuses âmes féminines. On le disait aussi du temps de Renan et de Lamennais (19^e), du temps de Luther, du temps d'Arius et même du temps de Saint-Paul, ce qui est rassurant. Le jour où une église n'est plus en crise, c'est qu'elle est entrée en agonie. Nous en sommes loin.* »

- Argile fragile. La nature.

« *Aujourd'hui ce ne sont plus nous les humains qui sommes terrorisés par une nature qui les écrase, nous tournant vers notre Sauveur pour lui dire : « Au secours, nous périssons » ; ce sont les éléments naturels, les océans, les vents et l'atmosphère pollués qui se tournent vers un sauveur attendu pour lancer ce cri de détresse, cet appel au secours* ». (Laurent Gagnebin, *Du Golgotha à Guernica*).

- Argile fragile, les images bibliques abondent pour dire cette fragilité de nos vies : la **flamme** d'une bougie qui tremble au souffle du vent, le **roseau** qui plie sans briser (Esaïe 42), **l'herbe**; *l'homme fleurit comme la fleur des champs: que le vent passe, elle n'est plus, et la place où elle était l'a oubliée (Ps 103), ...*

Nous pourrions reprocher cette fragilité à Dieu, la refuser. Mais c'est pourtant elle qui donne tout son sens à notre existence : reconnaître et accepter notre fragilité, pour que *l'incomparable puissance soit de Dieu*, dit Paul.

Parmi les étymologies envisagées dans la tradition hébraïque du terme *adamah*, il y a celle de l'argile, utilisée par le potier pour façonner son ouvrage. Nous sommes façonnés, nous ne nous façonnons pas. Etre d'argile c'est accepter de laisser s'en aller le fantôme de puissance exercée sur nous-mêmes, de croire que nous pourrions être notre propre créateur, pour nous laisser façonner selon l'inspiration de l'artiste Créateur qui continue de créer et de maintenir ce monde à flots quoiqu'il puisse en paraître.

Accueillir avec simplicité et reconnaissance notre fragilité nous protégera, comme Narcisse, de nous noyer dans l'auto-admiration de notre reflet en laissant se refléter sur notre visage le reflet de celui qui reflète le visage de Dieu. Accueillir avec simplicité et reconnaissance notre fragilité nous protégera, comme Achille, d'oublier notre talon. Idéaliser la force de l'homme ne dure qu'un temps, vivre dans le monde comme dans un western, en croyant qu'y survivre exigerait d'exceller à la maîtrise du « six coups »,

avec l'angoisse permanente de savoir qu'inéluctablement un jour nous rencontrerons celui qui dégainera plus rapidement que nous.

« Sa gloire qui rayonne sur le visage du Christ »

Arrêtons-nous un instant encore sur un mot tant employé mais dont peut-être il nous est difficile de cerner l'ampleur comme la profondeur. Le mot grec est *doxa*, qui dit aussi la connaissance présumée, l'opinion (qui donnera dogme), la croyance. Mais pour Paul il porte aussi la signification de mot hébreu, *kabôd* qui signifie « ce qui est lourd », ce qui a du poids, ce qui a de l'importance. C'est le mot employé dans la parole du Sinaï envers parents : tu honoreras/rendra gloire/ *kabôd* à ton père et ta mère.

(on pourrait aussi relever ce paradoxe : la représentation de la gloire par la lumière. Je laisse aux physiciens disserter à propos du poids des photons, probablement quelques perspectives intéressantes pourraient être dessinées).

Qu'est-ce qui est lourd sans peser ?

Qu'est-ce qui pèse par son importance sans être un poids ?

Qu'est-ce qui est essentiel pour vivre ?

Qu'est-ce qui est lumière pour mon chemin ?

C'est la question du diable à Jésus dans son ultime tentation, sur une montagne, encore : « ⁸Le diable l'emmène encore sur une très haute montagne ; il lui montre tous les royaumes du monde avec leur gloire ⁹et lui dit : « Tout cela je te le donnerai, si tu te prosternes et m'adores. » ¹⁰Alors Jésus lui dit : « Retire-toi, Satan ! Car il est écrit : *Le Seigneur ton Dieu tu adoreras et c'est à lui seul que tu rendras un culte.* »

Vaine gloire que celle qui serait de penser pouvoir m'illuminer par moi-même, ou de l'être en cherchant ma justification dans des lumières dépourvues d'éternité.

Cette gloire « reposa sur la montagne de Sinaï, et la nuée la couvrit pendant six jours. Le septième jour, l'Eternel appela Moïse du milieu de la nuée. L'aspect de la gloire de l'Eternel était comme un feu dévorant sur le sommet de la montagne, aux yeux des enfants d'Israël » (Exode 24, 16-17).

Moïse demandera à voir la gloire divine à la descente du Sinaï. Possibilité qui lui fut refusée, tant cette gloire dépassait la capacité sensitive humaine.

Exode 33 : « 18 Moïse lui demanda : « Permets-moi de contempler ta gloire. » 19 Le Seigneur dit alors : « Je vais passer devant toi en te montrant toute ma bonté et en proclamant mon nom : «Le Seigneur». J'aurai pitié de qui je veux avoir pitié et j'aurai compassion de qui je veux avoir compassion. 20 Cependant, ajouta-t-il, tu ne pourras pas me contempler de face, car aucun être humain ne peut me voir de face et rester en vie. 21 Il y a ici, tout près de moi, un emplacement, un rocher, où tu te tiendras. 22 Quand je passerai en manifestant ma gloire, je te cacherai dans un creux du rocher en te couvrant de ma main, jusqu'à ce que je sois passé. 23 Ensuite, je retirerai ma main et tu pourras me voir de dos, puisque l'on ne doit pas me voir de face. »

Le soleil brille. Je ne peux le regarder. Mais je sens sa chaleur, mais il éclaire mes pas. Sans pouvoir le regarder en face, je sais qu'il est là, et pour toujours. Je ne peux dire avec mes propres yeux à quoi il ressemble, tellement il brille, tellement haut il est situé. Mais je peux voir sa lumière, son effet.

De reflet ou de dos comme Moïse, par son action bonne dans mon existence (Dieu donne à voir non sa gloire mais sa bonté à Moïse). Cette bonté se voit de dos, non à l'instant où l'agir de Dieu passe, mais en discernant les traces lumineuses de sa présence dans mon histoire, lorsqu'il est passé.

L'incrédule dira : c'est le hasard qui fait ceci, qui a fait cela dans ma vie. L'agnostique dira : je ne sais pas si ce qui m'est donné de vivre de lumineux est de Dieu ou non, peu importe je mène ma vie.

La gloire flamboyante, écrasante, éblouissante, demeurait voilée jusqu'à l'avènement du Christ dit Paul quelques lignes avant celles que nous commentons aujourd'hui. « ¹³Nous ne faisons pas comme Moïse qui se couvrait le visage d'un voile pour empêcher les Israélites d'en voir disparaître l'éclat passager. ¹⁴Mais leur intelligence s'était obscurcie ; et jusqu'à ce jour, elle est recouverte du même voile quand ils lisent les livres de l'ancienne alliance. Ce voile ne disparaît qu'à la lumière du Christ. ¹⁵Aujourd'hui encore, chaque fois qu'ils lisent les livres de Moïse, un voile recouvre leur intelligence. ¹⁶Mais, comme il est écrit : « Lorsqu'on se tourne vers le Seigneur, le voile est enlevé. » ¹⁷Or, le mot Seigneur signifie ici l'Esprit ; et là où l'Esprit du Seigneur est présent, là est la liberté. ¹⁸Nous tous, le visage découvert, nous reflétons la gloire du Seigneur ; ainsi, nous sommes transformés pour être semblables au Seigneur et nous passons d'une gloire à une gloire plus grande encore. Voilà en effet ce que réalise le Seigneur, qui est l'Esprit. » (2 Corinthiens 3, 13-18)

Il évoquait le voile que portait Moïse dans l'exode destiné à cacher l'éclat divin sur son visage, le voile qui protégeait ou plutôt défendait l'accès du lieu très saint. Dieu ne pouvait être vu. Dieu est à l'image de la poignée que je veux posséder en ma main et qui finit toujours par en glisser. Mais le sable demeure, myriade d'infime qui m'entoure.

Je peux mener ma vie voilé, sans savoir, la pensant livrée au hasard - dans le meilleur des cas -, à la fatalité – dans le pire. En en faisant reposer le poids sur mes propres seules épaules et forces. Je peux aller toute une vie « à l'église » sans rencontrer le Christ. Le laissant comme derrière un voile. Ou juste sur sa croix.

L'incarnation de la gloire de Dieu en Jésus me permet de discerner dans un visage d'homme ce reflet solaire, car *le Christ est vis-à-vis de Dieu quelque chose comme le reflet du soleil dans un étang.*

Je sais, en connaissant le Christ qui s'est donné à voir et à entendre, que le soleil n'a pas fini de briller.

Il n'est pas besoin de Dieu pour vivre. Je peux vivre sans regarder dans l'étang, je peux vivre sans savoir que la chaleur qui flatte mon corps vient du soleil. Il est possible de vivre sans savoir que la lumière et la chaleur viennent du soleil, qu'il est là depuis 15 milliards d'années et au moins pour autant. Mais ne conserverai-je en moi l'angoisse, que celui-ci ne se lève pas (*relisez Tintin et le temple du soleil*). Regarder le reflet de Dieu dans l'étang, dans le visage du Christ, donne l'assurance du salut, permet de dire avec le prophète : *voici mon Dieu sauveur, j'ai confiance, je ne tremble plus* (Esaïe 12, 2).

Par la contemplation du visage du Christ : il m'est donné de pouvoir voir Dieu et vivre, et laisser vivre.

En conclusion

Nous sommes des coffre-faibles, tabernacles d'évangile, écrins d'évangile. Le christianisme n'est ni une religion de la pureté, ni de la force, ni de l'homme/femme parfait mais de la fragilité, de la simplicité, du droit à l'erreur et au pardon, acquis dès le commencement.

Aux yeux de Dieu, nous sommes chacun et chacune une Joconde, dépourvue de blindage de protection, exposée aux vents tournants de l'existence, portant un trésor de lumière, qui ne peut nous être ravi.